Ami du Clergé du 26 novembre 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes des dimanches et des fêtes. — I. Vue d'ensemble sur la Collecte, 377. — II. 1er Dimanche de l'Avent : La venue libératrice de Dieu, 378. — III. 2 Dimanche : Venue stimulante, 380. — IV. Immaculée-Conception, 381.
Causeries de pédagogie catéchistique. — XXX. Conclusion : Une séance de catéchisme, 383.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES DES DIMANCHES ET FETES

I

VUE D'ENSEMBLE SUR LA COLLECTE

Après avoir médité sur les Evangiles, puis sur les Epîtres des dimanches et fêtes, il nous sera bon, cette année, de remonter jusqu'à la prière qui précède la lecture de ces textes sacrés, et qui clôt le **rite d'entrée.** En sa brièveté, elle est si pleine du plus pur esprit liturgique et chrétien que nous pourrons en tirer une meilleure intelligence de la Messe et un esprit chrétien plus vivant.

Aujourd'hui, au début de l'année liturgique, nous consacrerons cet entretien à une **vue d'ensemble** de cette prière solennelle. Ensuite, nous étudierons les **Collectes** qui nous préparent à la grande solennité de Noël pour en dégager les enseignements.

Deux questions : **Qu'est-ce qu'une Collecte — Quel est l'intérêt de la Collecte ?**

I. — *La Collecte est la prière de la communauté*

La communauté chrétienne, c'est vous tous, assemblés pour offrir le sacrifice eucharistique par le prêtre. Dans cette prière, il a son rôle, mais vous avez aussi le vôtre. Il ne prie pas à votre place, mais avec vous et pour vous.

1. — **Le rôle du prêtre.**

a) Ses **paroles.** Jusqu'à la fin du « Gloria », le célébrant n'a pris la parole que pour entonner l'hymne angélique.

Une fois le « Gloria » terminé, il se retourne et, s'adressant à l'assistance, lui fait ce souhait : « Que le Seigneur soit avec vous ! » C'est par de telles paroles que Booz saluait les moissonneurs (Ruth., 4). Et ceux-ci lui répondaient : « Que le Seigneur te bénisse ! » « De cette salutation, l'Eglise a fait comme un : « garde à vous » : attention, chrétiens, nous allons nous adresser à Dieu ». Songez qu'il est là ici présent. Il est partout, il est très précisément dans son temple où vous priez au nom du Christ. Qu'il soit présent à votre esprit, au moment où s'ouvre la fonction sainte pour laquelle vous êtes assemblés. Or l'ouverture du drame sacré qu'est la Messe ne peut être qu'une prière solennelle qui orientera notre offrande commune aux fins que Dieu saura vous suggérer.

Prions, dit-il, « **Oremus** ». Dans l'antiquité chrétienne, il se faisait à ce moment un grand silence. Ensuite seulement le célébrant prononçait sur l'assemblée la courte formule qui résumait les vœux de tous. D'où le nom qui désigne cette prière : (**oratio,** dit quelque chose d' « oratoire »). C'est la « **prière** sur l'assemblée », Collecte ; et c'est la prière (selon certains liturgistes) qui **assemble** en un et résume les vœux de tous. Les deux sens ne sont pas exclusifs.

b) **Les gestes du prêtre.** Avant de se retourner vers les fidèles, le célébrant a baisé les reliques renfermées dans la pierre d'autel. Geste d'époque relativement tardive, mais très significatif. Ces restes sacrés de nos saints, et surtout de nos martyrs, placés dans la petite excavation ménagée au milieu et sur le devant de l'autel, représentent **l'Eglise du Ciel.** Par le baiser liturgique, l'officiant prend contact avec elle, comme pour l'unir à l'Eglise militante à laquelle il s'adresse. Il est ainsi **le médiateur** entre nous et nos frères entrés dans la gloire. Comme le médiateur par excellence, Jésus, « toujours vivant pour intercéder en notre faveur », son ministère intercède pour vous, qui livrez sur terre de rudes combats, afin que, à la prière du Christ et de ses élus, la protection divine vous soit assurée.

Puis il ouvre les bras, pour vous saisir tous et vous offrir entre ses mains, en même temps que la divine Victime, au Père « auteur de tout don parfait », en sacrifice agréable.

2. — **Le rôle des fidèles.** A certaines messes du temps de la pénitence (Avent, Carême) le diacre intervenait après l'invitation du célébrant, pour commander le geste de la **prière suppliante** : « Fléchissez le genou ». Ce geste fut introduit par la liturgie franque dans le rituel romain qui ne connaissait que la prière debout, les mains étendues, marquant l'appel au ciel. A ce moment, l'assemblée, agenouillée, priait silencieusement, chacun à part soi. Sur l'invitation du diacre, les fidèles se levaient et le célébrant ramassait alors la prière silencieuse de toute l'assemblée.

Les rites ont changé, leur esprit demeure : celui d'une **intime collaboration** entre prêtres et fidèles. Jetez donc votre âme dans cette prière unanime de la famille paroissiale, ainsi interprétée par le chef de la communauté. Elle n'est pas improvisée. L'Eglise en a fixé les termes. Des milliers de prêtres, des millions de fidèles, chaque année ont prié sur ces textes vénérables. Chaque année, ils les ont tirés du sommeil des beaux Missels, pour leur donner une vie nouvelle. Ainsi se réalise l'unité et la pérennité de l'Eglise dans l'espace et dans le temps...

II. — *La Collecte est une leçon de prière*

Elle nous apprend : **comment prier,** et **ce qu'il faut demander.**

1. — **Comment prier.** Même à travers la traduction, le texte nous frappe par sa simplicité et sa brièveté. C'est ainsi que N.-S. avait appris ses Apôtres. La valeur de nos oraisons ne se mesure pas au flux des paroles mais à l'ardeur des sentiments. Voyez comme elles sont riches, en leur concision, ces oraisons que le prêtre récite ou chante en votre nom : en leur courte formule, que de choses ! D'abord, une **louange à Dieu.** Ce n'est pas déjà si facile de tenir à Dieu un langage qui lui convienne. Comment lui rendre un hommage qui soit digne de son inaccessible perfection ? Mais en le nommant, tout simplement. Tout au plus, en mentionnant sa puissance éternelle : « omnipotens, æterne Deus », ou en rap-

pelant celui de ses innombrables bienfaits que célèbre la liturgie du jour : « O Dieu qui avez fait resplendir cette nuit sacrée des clartés de la vraie lumière », voilà pour Noël. — « O Dieu, qui nous avez ouvert l'accès de l'éternité par la victoire de votre Fils sur la mort... », voilà pour Pâques... (Evidemment les oraisons plus récentes insistent un peu plus sur le bienfait du jour, mais cela reste encore bien sobre.)

Après cette invocation, l'exposé de **la demande** particulière à telle messe. Deux lignes y suffisent. Enfin la conclusion, qui invoque la Trinité Sainte et fait appel à l'intercession du Verbe incarné, pour appuyer notre demande : (Per Dominum...). Voyez S. Paul, qui nous a laissé tant d'admirables modèles de prières. Il est bien rare qu'il n'associe pas les trois Personnes divines dans ses formes brûlantes d'actions de grâces, plus rare encore qu'il ne recoure pas au Christ : « Tout ce que vous demanderez au Père **en mon nom**, vous l'obtiendrez. »

Rien de plus antique, de plus traditionnel que cette manière de prier. Elle fait de nous les contemporains des premières générations chrétiennes, où la foi était si vive, et la charité si agissante. Le même Esprit, qui réalisait l'unité fraternelle des communautés de Corinthe ou de Rome agit encore en nous. Nous ne lui demandons rien nommément à lui : il est **le don de Dieu**. C'est en lui que, à travers les siècles, l'Eglise est unifiée. C'est lui qui nous relie, non seulement entre nous, mais avec le Christ, et avec son Père, qui ne font qu'un.

Epousons donc les enseignements de l'Eglise en ratifiant leur expression, telle que l'officiant l'a prononcée : « **Amen** », doit répondre, non simplement l'enfant de chœur ou un chantre, mais vous tous, les « assistants ». Mot bien suggestif et qui doit inspirer votre attitude. **Assistez** vraiment à la fonction sainte qu'est la messe. **Assistez** le prêtre, votre médiateur. Oui, « **Amen**! **C**'est bien ainsi ! Amen ! je suis d'accord, **nous sommes tous d'accord** pour formuler la même demande et nous souhaitons qu'elle soit exaucée !... »

2. — **Que demander ?**

Des faveurs temporelles ? Fort peu. Feuilletez votre Missel. Vous en trouverez d'assez rares mentions. Tout au plus, des formules assez générales : « le salut du corps et de l'âme ». Non que l'glise se désintéresse de notre corps. Il fait partie de nous-mêmes. Il ressuscitera. Mais : « Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît ».

Ce que l'Eglise nous apprend à demander, c'est le moyen de bien vivre notre vie d'enfants de Dieu, de disciples du Christ. Entendons : ce qui est **toujours** nécessaire **à tous**. C'est une prière collective que cette Collecte. C'est donc le bien de toute la communauté en son ensemble si fortement lié par de communs intérêts, par un commun amour ; et par le fait, le bien de chaque âme. Nos besoins particuliers diffèrent. L'un demandera la conversion, pour lui ou pour un être cher. Un autre appellera le secours divin dans une passe difficile. Les meilleurs souhaiteront des grâces de fidélité et de progrès. Mais tout cela est équivalemment contenu dans la forme rituelle que vous faites vôtre en la récitant avec le prêtre et en la scellant de votre **Amen**.

Nous pourrons constater, dans le détail de nos méditations sur ces Collectes, qu'en leur généralité elles répondent toujours aux grands besoins de notre vie spirituelle, savoir : le secours du Tout-Puissant contre l'erreur et le péché, le bon service de Dieu dans la foi et la charité. En définitive, **le salut**, la possession de Dieu.

La demande se colore aux teintes du temps liturgique. — Aux messes de l'Avent nous demanderons la **venue mystique du Sauveur** ; au temps de Noël, le renouvellement dans la lumière ; à Pâques, notre résurrection par le baptême, etc.

L'Eglise marque fortement dans ses oraisons les oppositions de valeurs, les « antinomies » qui se disputent nos efforts : le corporel et le spirituel ; la pensée et l'action ; le péché et le pardon ; la pénitence corporelle et la purification spirituelle ; la vie terrestre où nous ne voyons Dieu que dans l'obscurité de la foi, et la vie éternelle où nous le posséderons dans la réalité (effectus). Et, quand il s'agit de fêter quelque saint, les joies que nous apporte leur gloire et les bienfaits de leur culte : intercession, d'une part, imitation d'autre part.

En somme, l'Eglise tient toujours sous son regard les aspects divergents et parfois opposés de la destinée humaine, et les concilie dans une harmonie supérieure.

* *

Conclusion. — Quelle admirable leçon, ou plutôt, quelle **formation solide** pour nos âmes, qui si souvent perdent de vue le but suprême de notre vie !

Sachons donc profiter de ces admirables prières. Ne laissons pas le prêtre les prononcer sans nous. Elles n'auront leur pleine efficacité que si nous les faisons nôtres. Suivons-les sur notre missel, afin que ce soit **nos vœux à nous** que formule le célébrant, j'entends nos vœux largement orientés vers le bien de tous nos frères dans le Christ, qui resserrent leur unité dans la commune offrande du Sacrifice eucharistique.

Entraînés par ce grand courant catholique, élargissons nos cœurs aux dimensions du Corps du Christ, qui embrasse tous les chrétiens, tous les hommes. Elevons-les, **(Sursum corda)**, jusqu'à la contemplation des réalités célestes qui devraient être notre but suprême. Prenons enfin conscience de la suprême dignité de nos âmes qui, dès ici-bas, sont si étroitement unies à Dieu, d'une union qui fera là-haut notre joie durable et notre gloire à jamais.

II

1er Dimanche de l'Avent

LA VENUE LIBÉRATRICE DE DIEU

« Réveillez, s'il vous plaît, Seigneur, votre Puissance et venez ; afin que, sous la menace de nos péchés, nous méritions d'en être arrachés par votre protection et sauvés par votre libération ».

Notre demande se présente comme un appel poignant, montant de ce monde du péché qui attend de Dieu seul son salut. Cet appel, l'Eglise le formule en empruntant au Ps. 79 ces accents émouvants :

Berger d'Israël, écoute,
toi qui conduis Joseph comme un troupeau,
toi qui trône sur les chérubins, parais avec splendeur ;
Réveille ta puissance
et viens pour nous sauver.
O Dieu, relève-nous,
fais briller sur nous ta face et nous serons saufs. »

Ce sont les mêmes termes que prononçait l'Israélite pieux au VIIe siècle avant notre ère et que nous reprenons aujourd'hui. Confrontons les deux appels.

I. — *L'appel d'Israël*

Il retentissait environ l'an 722 avant J.-C., sous la menace d'une invasion assyrienne. Il est loin d'être isolé. Car le peuple de Dieu était environné de puissants voisins qui, périodiquement, menaçaient ses frontières. Comment ne pas recourir à celui qui l'avait tiré de la servitude d'Egypte et lui avait révélé son nom : « Je suis ! » — Je suis avec vous. Ce nom, à lui seul, était une promesse d'indéfectible assistance. Mais s'il est « un peu là » pour secourir, il l'est aussi pour punir. Les crises politiques de son peuple étaient la rançon de ses crises spirituelles, de ses pratiques idolâtriques, de son immoralité. L'appel au Dieu sauveur était donc un appel à un Dieu qui pardonne et qui sanctifie.

Les prophètes faisaient attendre un Roi de la lignée de David, mais bien plus parfait que les souverains pécheurs, qui avaient une lourde responsabilité dans le châtiment envoyé par le Seigneur ; un roi **juste et sage,** objet des prédilections divines. Ou bien ces hommes de Dieu esquissaient la figure d'un « serviteur de Yahvé », victime innocente pour le peuple pécheur. Plus tard, les conducteurs de l'opinion chantaient la « Sagesse de Dieu », descendant du ciel, pour « habiter parmi les hommes ». Bref, Israël vivait dans l'attente d'une manifestation éclatante qui abattrait ses ennemis. Quelqu'un serait oint par le Seigneur pour opérer son œuvre de justice et de sainteté, un personnage mystérieux et divin, **le Messie.**

Mais jamais Israël n'aurait pu, n'aurait osé concevoir que ce Roi, ce « serviteur de Yahvé », ce « Fils d'homme », serait **Dieu même,** prenant un corps pour converser avec les hommes et pour sauver non le petit peuple d'Israël d'un péril purement politique, mais tous les hommes du péril autrement grave du péché et de la damnation.

II. — *Notre appel*

Toute cette attente juive, de plus en plus impatiente et anxieuse, et qui était comme le moteur de sa vie, s'est transmise au peuple chrétien. Jésus est venu, dépassant infiniment les pensées les plus exaltantes d'Israël et les plus séduisantes promesses de Dieu. Pourtant, nous l'appelons **toujours ;** surtout dès ce mois qui court vers Noël.

S'agit-il de cette venue suprême, que le Christ annonça, peu avant sa Passion, et où il exercerait définitivement cette judicature qui est une des attributions du Messie ? (Cf. Evangile du jour.) **Non !** Le « jour de Yahvé », annoncé par les prophètes, le dernier et le plus redoutable (« dies iræ, dies illa solvet sæclum in favilla »), sans doute, nous l'attendons, « ne sachant ni le jour ni l'heure » ; et nous nous tenons prêts, selon le commandement du Maître. Mais entre cette suprême visite, qui nous fait trembler et celle qui nous ravit dans le cadre de Bethléem, il en est une autre, toute intérieure : **un avènement liturgique et mystique.**

L'Eglise revit sans cesse la vie de son Epoux, le Christ. Le temps qui précède Noël nous fait revivre, en quelque façon, toute l'attente juive. Au solstice d'hiver, la naissance du Verbe incarné, sa présentation aux bergers puis aux Mages nous baigneront d'une douce lumière de celui qui est le **soleil de nos âmes.** Et cela sera une nouvelle venue du Sauveur. Ne vaut-il pas la peine de la préparer ?

III. — *Qu'attendons-nous de cette venue ?*

Un réveil de la Toute-Puissance, qui nous sauvera du péché.

1. — Jamais peut-être nous n'avons eu si grand besoin de Dieu.

— **a)** Il est tant d'âmes qui, à force de pécher, c.-à-d. de résister à la grâce, en ont tari la source en elles ! Elles sont engagées sur la pente où, à leur insu, mais irrésistiblement, elles glissent vers l'abîme. Si tout avènement de Jésus est « crucial » ; s'il marque le temps du discernement des peuples et des âmes, déjà, avant le discernement définitif du dernier Jour, ceux qui n'auront pas reçu le Christ « se sont eux-mêmes jugés » (Jo., III, 18), comment ne pas trembler pour ces âmes que Noël laisse indifférentes.

— **b)** Quant aux nations, comment ne pas sentir leur besoin de rédemption ? Les immenses progrès de la science et de la technique ont affolé d'orgueil une humanité qui a perdu le sens des valeurs spirituelles jusqu'à supplanter Dieu dans ses adorations. Pauvres créatures qui se croient « arrivées » et qui ne s'aperçoivent pas que le progrès matériel se double dangereusement d'une déchéance morale... Si bien que, loin d'affranchir l'homme et de lui assurer un plus grand bonheur, cette « science sans conscience » n'a porté que des fruits de mort.

2. — Cependant, Dieu semble dormir !... Il laisse les pécheurs à leur fausse paix. Apparemment c'est un triomphe, comme celui de ces faux prophètes du temps de Jérémie, qui endormaient le peuple de Dieu dans une sécurité illusoire. Dieu ? Il ne sert qu'à libérer leur colère... Mais qu'on ne leur parle pas de sa Loi, ni de ses jugements : « Nous avons péché, disent-ils, et que nous est-il arrivé de fâcheux ? » (Eccli., V, 4). Vraiment, ils triomphent dans leur endurcissement. Dieu les laisse bien tranquilles, puisqu'il n'inquiète plus leur conscience. Serait-il mort , Non ! **Il dort.** Sommeil terrible. Gare le réveil !

Et comme les nations, elles aussi, sont tranquilles, depuis qu'elles ont donné congé à Dieu ! Progrès ! La superstition est vaincue ! Savoir, toujours plus. Dérober à la nature tous ses secrets, dérober à Dieu sa Sagesse et sa Toute-Puissance. Etre Dieu. Quel rêve ! Et comme la foi en ce Dieu « gardien des hommes » entrave le progrès, on le tue, ce gêneur, en la personne de ceux qui le prêchent.

Est-ce là un triomphe ? Non. C'est un mortel danger. Car si Dieu feint de dormir, c'est qu'il a déjà condamné ses ennemis. C'est que, sans aucune intervention de sa part, ils se chargent bien de forger l'instrument de leur perte. Dans leur griserie du succès, dans l'exaltation forcenée de leur affranchissement, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils machinent leur perte. La culture trop poussée épuise le sol... Une tyrannie impitoyable prépare de terribles révoltes. Demain, peut-être, la folie des armements atomiques détruira, en quelques heures, les fruits de vingt siècles de civilisation. Et Dieu laisse faire ? Il dort ?

3. — Mais son réveil n'est peut-être pas éloigné.

Le Seigneur se réveille comme d'un sommeil.
Comme un guerrier pris de vin
Il frappe ses ennemis dans le dos.
Il leur inflige une honte éternelle (Ps. 77, 65).

Demain, les martyrs auront leur revanche. Et germe déjà la moisson de leur sang. Demain, les empires prévaricateurs rejoindront dans la cendre des civilisations mortes le cadavre des grands empires d'Orient persécuteurs, des Attila et des Hitler...

Terrible réveil, en vérité. Fat-il le souhaiter ? Bien mieux, il faut le demander : « **Excita potentiam tuam.** Réveillez-vous, Dieu tout-puissant ». Car nous périssons. Dans la barque qui secoue les apôtres sur le lac, Jésus dort ; les passagers s'affolent. Seigneur, à quoi pensez-vous de vous livrer au sommeil quand les flots sont déchaînés ? — Vous connaissez la réponse : « Que craignez-vous, hommes de peu de foi ? » Vous pouvez tout en celui qui est votre force. La Sagesse ne l'a-t-elle pas dit,

Le Seigneur voit combien est mauvaise la présomption [de leur cœur,
Il reconnaît que leur fin est pitoyable
C'est pour cela qu'il les traite avec douceur
Et qu'il leur montre le chemin de la justice.
(Eccli., XVIII, 10-11).

Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. S'il a des réveils terribles, le Tout-Puissant en a de miséricordieux. S'il dort pour livrer à elle-même l'iniquité, qui porte en elle le germe de sa destruction,

Le Seigneur te gardera de tout mal ;
Il veille sur ton âme. (Ps. 120, 2, 3).

Oui, le péché est un danger mortel. En tuant Dieu dans l'âme, il tue d'abord cette pauvre âme qui s'est livrée à lui. Mais il est des résurrections toujours possibles : « demandez et vous recevrez ». C'est le bienfait de cet Avent de nous mettre en état d'attente, de désir et d'appel. « Défendez-nous contre nous-mêmes, dit l'Eglise. Arrachez-nous au danger qui menace notre vie et notre liberté. Protégez la vie de notre âme, puisque c'est **votre** vie que vous nous avez donnée en partage. Sauvez-nous de la servitude que fait peser sur nous le faux affranchissement du péché. Faites-nous aimer votre joug, si suave, votre fardeau, si léger. »

De sa venue toute gracieuse, Dieu veut faire un mérite. Mais il viendra. Ce qu'il a fait une fois, rien ne s'oppose à ce qu'il le refasse. Pour apparaître entre les bras de Marie, dans le dénuement de l'étable, il a fallu braver les Romains et les Juifs. Pour venir dans nos âmes, en ce Noël 1953, il n'a qu'à laisser agir les effets de son Incarnation et de sa Passion. Ils sont tous acquis. Ce n'est plus à lui à remuer le monde, à mobiliser l'histoire, mais à nous à lui préparer les voies.

III

2e Dimanche de l'Avent

VENUE STIMULANTE

« Excitez nos cœurs à préparer les voies à votre Fils afin que, par son avènement, nous puissions mériter de vous servir avec des âmes pures ».

Autrement dit : « **Stimulez notre préparation à Noël** ».

Nous avons supplié Dieu de « réveiller sa Toute-Puissance ». Ne devons-nous pas, nous aussi, nous réveiller pour Dieu ? Nos cœurs ne sont-ils pas plongés dans la torpeur de la routine, de l'indifférence aux choses de Dieu, dans la négligence à le servir ? Donc, réveillons-nous ; ou plutôt demandons à Dieu la **grâce de ce réveil,** afin que sa venue ait pleine efficacité pour nous relancer dans le **beau service.**

I. — *Il est nécessaire de préparer les voies au Sauveur*

Si Dieu a terrassé, avec soudaineté, le pharisien Saul, pour en faire S. Paul, l'apôtre des païens, en règle générale, Dieu ne force pas l'entrée de l'âme humaine. Il « frappe à la porte » et attend qu'on lui ouvre. Car, s'il n'a besoin de personne pour créer le monde et s'il « nous a créés sans nous », il ne peut nous mouvoir comme les créatures dénuées de raison. Il nous a créés « à son image et ressemblance ». « L'homme nouveau » est une **œuvre à deux :** lui et nous, dans une collaboration si intime que notre sainteté, et la béatitude qui en est la manifestation éternelle est, à la fois, son œuvre et la nôtre, sa réussite et notre réussite.

En nous créant libres, il nous a « remis à notre propre jugement » et, en même temps, donné ses commandements : « **Si tu veux** observer les commandements, ils te garderont... Vie et mort, bien et mal sont devant toi. Ce que tu auras choisi te sera donné » (Eccli., XV, 14-18). Dieu pare la fleur de son éclat, il l'embaume. La fleur est passive. C'est une chose entre les mains de l'artiste suprême. Mais l'homme n'est pas inerte. Il est haussé au rôle de **collaborateur** de Dieu ; il est créateur en second et artisan de sa propre perfection. Cette loi de nature est aussi la loi de la surnature. C'est le mystère des mystères. Car le nœud de ce problème que pose l'action à deux est si profondément engagé dans l'abîme de la Sagesse et de l'Etre même de Dieu que nul n'y peut atteindre.

II. — *Cette préparation qui nous est imposée requiert l'aide divine*

Cette liberté qui lui ouvre notre âme est, ellemême, entre ses mains. C'est lui qui nous donne « et de vouloir et d'exécuter » (Phil., II, 13). Le Tout-Puissant est comme le ressort intime de nos mouvements les plus spontanés, les plus autonomes. Comment l'expliquer ? Comment faire qu'un mystère ne soit plus un mystère ? Autant vaudrait vouloir que Dieu ne soit pas Dieu. Croyons-en l'Eglise. Sa prière est un enseignement.

Si elle demande pour nous, avec nous, que Dieu agisse sur nous pour que nous puissions agir par nous-mêmes c'est qu'il en est bien ainsi. L'Epouse a les secrets de l'Epoux. Elle nous les a, d'ailleurs, transmis de la façon la plus solennelle. « Nul ne peut faire l'acte de foi nécessaire au salut de notre âme sans une inspiration et un secours de l'Esprit-Saint, **qui nous devance** » (Denz.-Bann., n° 813). Et, plus universellement encore : « Sans l'inspiration de l'Esprit, qui devance et qui soutient notre effort, nul ne peut croire, espérer, aimer, se repentir comme l'exige notre justification », (entendez : notre naissance à la vie de Dieu). (Ib.).

Jésus avait dit : « Sans moi, vous ne pouvez **rien** » (Jo., XV, 5). « Nul ne vient à moi que le Père ne l'attire ». Comme elle est pressante l'invitation du prêtre : « **Oremus** » : « Prions »...

III. — *Comment nous préparer ?*

C'est Dieu encore qui nous l'enseigne. Lui ou l'Eglise ; c'est tout un. Dans l'Evangile nous avons lu le magnifique éloge que fit Jésus du précurseur (Mat., XI, 2, 10). Ce Jean c'est un caractère, c'est un fort. Sa force c'est qu'il parle au nom de Dieu, au mépris de sa tranquillité et de sa vie. Et sa mission de prophète, c'est de « préparer la route » devant le Messie : « Præparandas Unigeniti tui vias ».

Une voix crie dans le désert :
préparez le chemin du Seigneur,
aplanissez ses sentiers...

Voilà le programme que le Précurseur emprunte

à Isaïe (**XL, 3-5**) et qui nous dicte les efforts de notre préparation personnelle.

a) Il y a en nous des « ravins à combler ». Celui de **notre indifférence.** Quelle place les chode Dieu et de l'âme tiennent-elles dans nos préoccupations ? Si Jésus est venu, c'est que toute la misère humaine criait vers lui. Avons-nous conscience de cette misère, de cette indigence qui nous afflige ? Ne sommes-nous pas de ces « riches que Dieu renvoie les mains vides » ? De ces repus qui, contents de leurs petites qualités, confiants dans leurs ressources, ne sentent pas le besoin de Dieu ? Notre vie est si bien aménagée que nous nous suffisons à nous mêmes. Les biens de ce monde nous comblent et nous nous y tenons.

Ou bien, ne sommes-nous pas de ces **volontés faibles** qui ont peur de l'effort ? Le Royaume des Cieux souffre violence et nous n'aimons pas nous faire violence. Nous tenons trop à notre œil pour l'arracher s'il est un obstacle à l'amour de Dieu...

b) Il est des collines, voire des montagnes à raser. Le feu de nos passions soulève le niveau de notre âme, comme la violence du feu intérieur soulève la terre.

Bouillonnements de notre cupidité, amour du gain, ou les puissances de mépris que nourrit notre orgueil, qui dressent ces obstacles, barrant la route au Seigneur. « Nul ne peut servir deux maitres ». Mammon qui nous fait haleter de désir ne laisse plus de place à Dieu, dans cette âme fiévreuse. La hauteur de nos dédains pour le pauvre prochain détourne Dieu de notre route. Celui qui s'est abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix ne saurait reconnaitre pour ses vives images ces pharisiens, qui méprisent le publicain, ce galeux.

c) Il est enfin des âmes **tortueuses** et **raboteuses.** Dieu aime les âmes droites. Il a horreur de celles qui essayent de se tromper elles-mêmes, qui, s'il se pouvait, le tromperaient lui-même. Elles pactisent avec Satan. Elles veulent se persuader que ses suggestions ne sont que les aspirations légitimes de la nature. Elles sont du monde et, par un effet de mimétisme moral, prennent ses goûts, adoptent ses jugements...

Vous ne pouvez servir Dieu et le monde, adorer Dieu et Mammon. Le Christ a le droit d'être exigeant envers ceux qu'il a rachetés au prix de son sang. Il connait trop sa valeur pour souffrir qu'on lui préfère de misérables intérêts temporels. Lui qui est la lumière déteste ces comédies, ces faux-fuyants d'une âme qui biaise, et qui croit lui avoir concédé, en adoptant un conformisme qui la range parmi les « bien pensants », mais qui n'est pas parmi les « bien vivants ». Rectifiez ces détours indignes et de lui et de vous, ratissez ces cailloux où il heurtera le pied et vous aurez bien préparé sa venue dans la grâce de Noël.

IV. — *Le beau service*

Pourquoi préparer cette venue ? Est-ce pour vous procurer la joie d'une nuit de Noël bien douce ?... L'Eglise nous suggère le motif très pur qui doit animer notre préparation. Si nous intéressons Dieu à notre préparation, c'est pour mettre ses dons à son service.

S'il a délivré Israël, s'il l'a conduit à travers toute son histoire, c'est qu'il veut avoir un peuple qui soit bien à lui et qui l'honore en lui rendant un culte pur et en observant sa Loi. S'il a fait de nous « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte (c.-à-d. consacrée), un peuple que Dieu s'est acquis » (I Petr., II, 9) c'est pour que nous rapportions à lui toute la gloire de la création. C'est pour que nous-mêmes nous achevions l'univers et lui donnions un sens, en déchiffrant et en exploitant ses forces et ses lois. C'est surtout pour que nous nous achevions, selon ses plans infiniment sages, en « réfléchissant comme en un miroir la gloire du Seigneur (c.-à-d. de Jésus, l'homme parfait), pour être transfigurés en cette image du Christ », de plus en plus resplendissante.

Voilà le suprême honneur. **Servir,** à ces hauteurs, **c'est régner ;** c'est avoir part à la gloire même de Dieu.

Le beau service, dans notre vie quotidienne, c'est l'accomplissement de tous nos devoirs **dans un esprit filial.** Car tous nos devoirs traduisent, détendent à notre niveau, cette volonté souveraine qui régit les mondes et qui conduit, selon des lois d'amour, la race des hommes, appelée à partager sa propre vie et à régner à jamais avec lui. Devoirs religieux, d'abord : le respect de son Nom et de son Jour. Le culte parfait du sacrifice eucharistique.

Quant aux autres devoirs, ne sont-ils pas des devoirs religieux encore ? Yahvé, en réglant dans le détail la vie familiale, sociale, politique d'Israël et jusqu'à son hygiène, mettait aux plus minimes prescriptions le sceau de sa Majesté : « Je suis votre Dieu ! » A plus forte raison est-il le nôtre. « Que vous mangiez, que vous buviez, dit S. Paul, et quoi que vous fassiez, que ce soit pour la plus grande gloire de Dieu ». Vos devoirs familiaux, époux, pères, mères, enfants, c'est Dieu qui vous les impose. Jésus les a transfigurés en faisant de l'amour des époux un cas privilégié de la charité divine qu'il est venu allumer sur la terre et dont le foyer est dans son Cœur.

Vos devoirs d'ouvrier ou de patron, vos obligations civiques, l'obéissance aux lois, le paiement de l'impôt, c'est encore sa volonté sainte.

Est-ce tout ? point encore ! « Aimez-vous, comme mon Père et moi nous aimons ». La charité ne se réduit pas à accomplir toute justice dans notre activité professionnelle et sociale. Elle doit aller jusqu'à vouloir et à procurer à tous nos frères le bien suprême : Dieu. C'est le servir que de le donner, selon nos moyens, à ceux qui nous entourent. Telle est l'Action catholique.

* *

Que Dieu est exigeant ! Autant qu'il est bon. S'il ne nous aimait pas tant, il ne nous en demanderait pas tant. En le servant, comme son Fils bien-aimé le servit ici-bas, c'est pour vous qu'en définitive vous travaillez. « Celui qui fera la volonté de mon Père, celui-là, et celui-là seul, entrera dans le Royaume des cieux » (Mat., VII, 21). Tant il est vrai que « servir Dieu c'est régner » !

IV

Fête de l'Immaculée Conception

LA TOUTE-PURE

Cette Collecte est une des plus riches de notre liturgie.

« O Dieu qui, par le privilège de l'Immaculée Conception de la Vierge, avez préparé à votre Fils une demeure digne de lui, nous vous en prions : vous qui, en prévision de la mort de ce Fils avez préservé Marie de toute souillure, accordez-nous par son intercession d'être (assez) purs pour parvenir jusqu'à vous ».

I. — *Présentation d'ensemble*

1. — **La ligne maîtresse** : il faut distinguer deux articulations :

a) **L'interpellation : « O Dieu qui,** par le privilège de l'Immaculée Conception, avez préparé à votre Fils une demeure digne de lui... »

b) **Demande** : « Rendez-nous purs pour que nous parvenions jusqu'à vous ».

2. — **Le développement complémentaire** (qui surcharge quelque peu la ligne) : « Vous l'avez préservée de toute souillure en la faisant bénéficier d'avance des mérites de la Passion ».

II. — *Commentaire détaillé*

Toute l'oraison gravite autour de l'idée de pureté.

1. — **La pureté de Marie, chef-d'œuvre de Dieu.**

— 1° **Le fait** : Marie est « toute pure ». Voilà ce qu'a toujours cru l'Eglise, d'abord confusément, puis avec une clarté croissante et une certitude si universelle qu'il ne restait qu'à « définir » l'Immaculée Conception comme une vérité révélée par Dieu.

La Bulle « **Ineffabilis Deus** » a résumé puissamment les progrès de cette croyance. Dans les écrits des Pères de l'Eglise et dans toute la littérature ecclésiastique, Marie est célébrée comme l'**arche de Noé,** qui échappe au déluge du péché, comme le **buisson ardent,** inconsumé, comme le **jardin fermé,** impénétrable à la souillure. Elle est la première-née de la race nouvelle, qui doit enfanter le « premier-né d'entre beaucoup de frères ».

On reconnait en elle cette Femme, qui devait écraser la tête du serpent. On élève à la plus haute puissance d'expression le salut de l'Ange : « Pleine de grâce... » Mais toutes ces affirmations, si elles traduisaient l'amour le plus vif pour Marie, n'allaient pas jusqu'à inclure dans cette exceptionnelle pureté, l'exemption de la souillure originelle. Ce n'est que progressivement et non sans de sérieuses difficultés soulevées par des maitres éminents (S. Bernard, S. Thomas) que la doctrine se précisa dans l'enseignement comme elle s'était affirmée dans la liturgie. Finalement, Pie IX, en vertu de son autorité infaillible de Docteur universel, promulgua que tous les fidèles devaient croire comme étant révélée de Dieu la doctrine affirmant que « la bienheureuse Vierge Marie, à l'instant même de sa conception (c.-à-d. dès que son âme fut unie à son corps) par une grâce insigne, en vertu des mérites du Christ Jésus, Sauveur du genre humain, avait été préservée de toute souillure entrainée par le péché originel » (8 décembre 1854).

— 2° **La portée du dogme** : Marie fut toute pureté dès sa conception (ne confondons pas ce privilège avec celui de sa maternité virginale). Cela va très loin ; la création de l'âme de Marie, « par un mouvement d'arrière en avant », la rattache à cet état de sainteté première que Dieu conféra gratuitement à nos premiers parents. Par-dessus les millénaires où se propage la déchéance originelle, Dieu maintient un être privilégié dans l'état de rectitude première, auquel il avait destiné toute la race d'Adam. La Vierge, par le seul fait de sa conception immaculée, inaugure ce recommencement de l'histoire humaine, préparé par toute l'histoire juive, en attendant que, par son **Fiat,** elle lance l'humanité dans les voies nouvelles, « à contre courant du péché originel ». Elle est la nouvelle Eve.

— 3° **Les causes de ce privilège.** — a) **Les exigences de la maternité divine** (« dignum Filio tuo habitaculum præparasti »). On n'admirera jamais trop « la profondeur inépuisable de la sagesse et de la science divines ». Dieu, qui nous aime tant, sait trop bien la grandeur de notre liberté. Il sent combien l'homme en est si jaloux qu'il aimerait mieux croupir dans sa déchéance, que de se laisser imposer un relèvement qu'il ne devrait pas vraiment à lui-même. L'humanisme athée en est un illustre exemple. Aussi Dieu a-t-il éternellement ménagé à sa créature un rôle de premier plan dans le drame de la Rédemption. C'est l'homme qui sauvera l'homme.

Mais quel homme ? Celui qui, étant éternellement son propre Fils, est « venu habiter parmi nous ». Ainsi, « le Verbe s'est fait chair ». Comment ? En naissant de la femme. Mais quelle femme sera digne d'une maternité divine ! Car c'est avoir part, en quelque façon, à la vie même du Père, engendrant éternellement son Fils. Et l'Homme-Dieu est trop élevé au-dessus de notre condition pour devoir son existence humaine aux lois communes de la génération.

Voilà pourquoi la Trinité ne veut pas, pour être la mère du Christ, d'une fille d'Eve, courbée sous la malédiction première. Il la façonne sur le modèle de l'Eve primitive, surgissant radieuse dans la fraicheur de la grâce, l'âme envahie par l'amour exclusif de son créateur. Une nouvelle Eve, seule, était digne de mettre au monde celui qui était souveraine sainteté et souverain amour.

Voilà donc la raison profonde de ce privilège unique qui, en préservant Marie, dès sa conception, de la tache originelle, fait d'elle **la toute pure.** Il fallait « préparer au Fils de Dieu une demeure digne de lui ».

b) **Les mérites de la Passion.** Mais ici, une difficulté surgit que S. Bernard avait bien saisie. Sans doute, « inclure la Mère du Verbe dans la solidarité du mal, c'était ternir la source d'où la vie surnaturelle a procédé. Mais soustraire une créature à l'action de la rédemption, qui est universelle, c'est l'élever indûment au-dessus de l'humanité » (J. Guitton). Comment concilier cette loi de la Rédemption avec le privilège de l'Immaculée Conception ? Marie, qui est la plus belle réussite de Dieu, ne devrait-elle donc rien à celui qui est l'**unique libérateur ?** Oui, Marie est, comme il se devait, toute pure. Elle est **désolidarisée d'avec la faute d'Adam.** Mais elle le doit à ce qu'elle est **la première des rachetés.** C'est pour elle aussi que Jésus est mort. Pour elle, en tout premier lieu.

Comment se peut-il ? Sa naissance précède d'un demi-siècle les événements du Golgotha. Mais pour Dieu qui voit tout dans un éternel présent, la Vierge est, dès son premier instant, baignée par ce sang qui jaillit des plaies de Jésus pour refluer jusqu'à son âme. Tel est le mérite de l'Homme-Dieu qu'il fait sentir ses effets en amont comme en aval. Marie n'échappe donc aucunement à la loi de la Rédemption. Bien mieux, elle est la première à en bénéficier, avec une plénitude unique. C'est ce que dit d'un mot notre oraison : « ex morte ejusdem (Filii) prævisa ».

II. — **Notre pureté redevable à Marie.**

1. — **Sa définition.** Il ne s'agit pas seulement de l'absence de toute atteinte à cette chasteté d'âme et de corps qui fait partie de la vertu cardinale de tempérance, et qui convient aussi bien aux personnes mariées qu'aux célibataires. Elle s'impose, pour défendre notre âme contre les débordements d'un instinct puissant, voulu par Dieu et sanctifié par lui.

Il s'agit ici d'une pureté plus large et plus haute : celle des âmes qui se gardent de l'invasion avilissante, non de tel instinct désordonné mais de tout péché et de toute affection au pé-

ché, quelle que soit la vertu qu'il blesse. Car Dieu qui nous a faits pour lui, nous a donné, pour nous orienter vers lui et nous mouvoir dans sa direction, l'amour, disposition naturelle, comme l'observe déjà S. François de Sales, mais portée à sa plus haute efficacité par la vertu infuse de **charité**. Une âme est pure quand cette charité règne en elle sans conteste, quand elle est tout amour, rien qu'amour, sans aucun mélange de cet égoïsme, qui est la tendance opposée à la charité. C'est encore S. Augustin qui formule cette opposition tragique : « Deux amours ont fait deux cités : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi ; l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu ». Une âme est d'autant plus pure qu'elle se méprise davantage, d'autant plus impure qu'elle manifeste par sa conduite un plus insolent mépris de Dieu et de ses lois.

2. — **Sa nécessité.** « Rien d'impur n'entrera dans le ciel ». Si le péché est le mouvement d'une âme qui se détourne de Dieu pour se tourner vers les créatures, rien n'est plus funeste à notre destinée, puisqu'en péchant, nous tournons le dos, délibérément, au seul Bien qui puisse combler nos aspirations, le Bien infini qu'est le Dieu vivant. Pour l'atteindre, pour l'étreindre dans la Patrie céleste, il faut qu'à la dernière minute de notre existence terrestre, nous soyons trouvés l'âme pleine de son amour, dont nous avons dû faire ici-bas l'apprentissage. Et pour jouir de lui dès notre sortie de ce monde, il faut qu'il n'y ait qu'amour dans notre âme. Que si la plénitude n'est pas atteinte, si l'amour de nous-même adultère si peu que ce soit le sentiment filial qui, seul, nous vaut la béatitude, il faudra que les longues et douloureuses expiations du Purgatoire aient comme décanté notre amour en éliminant tout ce qui s'y trouvait mélangé.

3. — **Sa difficulté.** Nous ne le savons que trop, rien n'est plus difficile que de toujours préférer Dieu à nous, que de ne jamais rien concéder à notre égoïsme, que de ne chercher, de n'aimer que Dieu et tout ce qui est conforme à sa volonté. « Je ne fais pas le bien que j'aime, dit S. Paul, et je fais le mal que je hais. »

D'autre part, une fois que nous avons cédé à ces tendances qui détournent notre âme de son acheminement vers Dieu, qu'il est difficile de rendre à notre charité l'entière pureté qui seule assure notre salut ! Il faut nous ressaisir ; il faut couper court à une tendance renforcée par l'habitude et devenue ainsi quasiment irrésistible ; il faut faire pénitence, c.-à-d., en somme, éliminer les toxines d'une culpabilité qui tue ou, du moins, affaiblit l'amour. Qui d'entre vous peut se vanter d'y avoir réussi ? « Qui me délivrera de ce corps de mort ? »...

4. — **Sa possibilité.** Qui ? Dieu. Rien ne lui est impossible. Tout ce que nous lui demanderons au nom de son Fils, il nous l'accordera. Voilà pourquoi l'Eglise nous suggère cette demande : « Donnez-nous, rendez-nous la pureté ». Ne sentez-vous pas comme la considération de cette magnifique victoire qu'il a remportée sur le péché, dans le cas de l'Immaculée, est propre à nous inspirer une inébranlable confiance ? Qui peut le plus peut le moins. Le Père céleste a pu rétablir en Marie un ordre de pureté dont, seuls, bénéficièrent jusque-là nos premiers parents. La Passion de Jésus a fait jaillir une source si puissante de mérites, qu'elle a pu remonter le temps et valoir à celle qui devait l'enfanter en sa chair, la pureté requise par cette divine maternité. Que ne pourra-t-il pour nous ? Car notre cas est moins exigeant que celui de Marie.

D'autre part, c'est à cause de nous — (« propter nostram salutem ») — qu'il accomplit ces prouesses de miséricorde et de puissance divines dans le cas de Marie. Il faut donc aller jusqu'au bout. Dans l'Immaculée Conception se trouve le gage de notre rédemption, donc de toutes ces grâces nécessaires pour être et rester purs. En créant Marie si belle, c'est à nous qu'il pensait, c'est pour nous qu'il agissait « à main forte, à étendard déployé ». C'est son premier pas vers nous. C'est par elle qu'il lui plut de passer et pour nous donner son Fils **et pour nous communiquer la grâce du Christ.**

* *

« Il faut donc, conclurons-nous avec Pie XII dans son Encyclique sur l'Année mariale, que Marie nous entraine à une innocence et à une intégrité de mœurs qui nous fasse fuir et éviter jusqu'à la plus légère souillure du péché... En suivant Jésus avec confiance et docilité dans ce mortel exil, nous jouirons certainement avec lui dans les demeures éternelles d'une béatitude sans fin... »

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

XXX

CONCLUSION : UNE SÉANCE DE CATÉCHISME

Il est évident que les méthodes actives ne peuvent être employées au cours de séances d'une demi-heure ou trois quarts d'heure. Les réunions à la sortie de l'école ne suffisent pas : il faut utiliser une matinée ou une soirée du jeudi. Cela est d'autant plus normal que, vous le savez, la loi française donne congé aux élèves le jeudi précisément pour vaquer à leur formation religieuse.

Même si, de ce fait, le total mathématique des heures de catéchisme est diminué, cela n'a pas d'importance :

> « Une matinée pareille, chaque semaine, pendant quelques années donne à l'âme de l'enfant une imprégnation religieuse plus profonde et aboutit à des résultats plus durables que la formule traditionnelle comportant de 3 à 5 leçons d'instruction religieuse chaque semaine, morcelées, séparées les unes des autres et ne laissant pas à l'enfant le temps de faire passer la matière enseignée de son intelligence dans son cœur »[1].

Ceci dit, il faut reconnaître que deux demi-journées seraient nécessaires chaque semaine.

Comment employer au mieux ces heures de catéchisme ? — C'est à chacun d'expérimenter ce qui convient à son auditoire. Mais il n'est pas superflu de profiter de l'expérience des autres. C'est pourquoi je vais vous exposer le plan d'une séance en m'inspirant surtout — non exclusivement — de l'équipe de Charonne.

* *

1° **Préparation.** — Il est indispensable que le catéchiste arrive avant l'heure afin de tout preparer et d'éviter ainsi le désordre au début de la réunion. Que tout soit propre ; que les fichiers soient à leur place, ainsi que les crayons, les papiers divers, la colle, les pinceaux, etc. Que la Bible soit exposée sur son pupitre.

Vous pouvez très bien faire collaborer à ce travail les deux ou trois élèves qui seront les premiers arrivés : ce sera une joie pour eux. ...Si un bon nombre d'entre eux sont notablement en avance sur l'heure fixée, il y aura lieu de veiller

[1] Chanoine Elchinger, *Vérité et Vie*, Série 5, n° 19, p. 9.